

Lariboisière, l'artilleur de la Grande Armée.

Ami de jeunesse de Napoléon, comme lui artilleur, travailleur acharné et passionné par les mathématiques, Lariboisière est à la fois l'un des plus brillants et des plus discrets officiers généraux de l'armée impériale. Épuisé et miné par le chagrin, il meurt à l'issue de la retraite de Russie.

Il est piquant, lorsqu'on évoque le général Lariboisière qui fut l'un des plus brillants artilleurs de l'armée impériale, de lire sous la plume d'un de ses subordonnés, en l'occurrence le général Boulart, cette étonnante remarque : « Il faut dire que cet officier général, d'un si rare mérite d'ailleurs, n'entendait rien du tout aux manœuvres d'artillerie, et qu'il avait la vue si basse qu'il ne pouvait absolument pas voir ce qui se passait à plus de cent pas de lui. » Laissons au général Boulart, lui-même éminent artilleur et jugé par un de ses contemporains comme l'un des hommes les plus honorables que j'aie connus », la responsabilité de ses propos. Notons toutefois que l'Empereur, lui-même artilleur et qui, nous le verrons, connaissait Lariboisière de longue date, jugea bon de faire de cet officier général réputé myope et « ignorant » un commandant en chef de l'artillerie de la Garde et un premier inspecteur général de l'artillerie de l'armée impériale...

Une amitié de jeunesse...

Jean-Ambroise Baston de La Riboisière est né le 18 août 1759 à Fougères, en Bretagne, dans une famille de bonne bourgeoisie. Son père, Ambroise Baston, est lieutenant général civil et criminel de la sénéchaussée de Fougères. Sa mère, Jeanne Monnières, est elle aussi d'une excellente famille bretonne. La possession d'une terre a permis au lieutenant général de devenir sieur de La Riboisière et d'ajouter une particule à son nom, comme cela se faisait fréquemment sous l'Ancien Régime. Le jeune Jean-Ambroise fait de très bonnes études et montre tôt un esprit géométrique », avec un sens inné de l'organisation et un goût fort prononcé pour les mathématiques. Ayant embrassé la carrière des armes et choisi de servir dans l'artillerie, il est nommé en 1781 lieutenant en second au régiment de La Fère, à Valence. Cinq ans plus tard, il est premier lieutenant quand arrive un tout jeune officier de petite noblesse corse nommé Napoléon de Buonaparte. Ce dernier, né le 15 août 1769, est à trois jours près son cadet de dix années. Malgré la différence d'âge, leur goût commun pour les mathématiques, la lecture et l'artillerie rapprochent les deux jeunes officiers. Ils sympathisent et, pendant le premier hiver que Napoléon passe dans sa garnison de Valence, le lieutenant de La Riboisière est avec le fidèle des Mazis son compagnon de table à l'auberge des *Trois-Pigeons*.

Le hasard des affectations et les guerres de la Révolution séparent bientôt les deux jeunes gens. Lariboisière, c'est maintenant ainsi qu'il écrit son nom, est nommé capitaine en 1792 et accomplit presque toute



● Le général Lariboisière fut l'un des plus brillants artilleurs de la Grande Armée. Il porte ici la tenue de campagne de l'artillerie, laquelle est intégralement bleue.

cette partie de sa carrière sur les champs de bataille d'Allemagne. Il est d'abord sous-directeur du parc d'artillerie de Mayence, puis, en 1795, directeur du parc de l'armée du Rhin. Il sert ensuite à l'armée d'Helvétie, puis sur le Danube, avant de revenir en 1803 à l'armée du Rhin en qualité de général de brigade. L'année suivante, il est nommé directeur de l'École d'artillerie de Strasbourg.

« Conseiller technique »

Au début de 1805, le général Lariboisière prend le commandement de l'artillerie du 4^e corps d'armée du maréchal Soult. Il est à Austerlitz, où ses canons foudroient par un tir direct à moins de cinquante mètres une contre-attaque des Russes sur le plateau de Pratzen. C'est lui qui, à l'issue de la bataille, fait tirer sur la glace des étangs de Satchan et de Menitz afin de couper la retraite à l'infanterie ennemie en déroute. Après avoir servi à Iéna et à Lübeck, où il est blessé, Lariboisière est nommé directeur général des parcs d'artillerie de la Grande Armée. Après Eylau, il est désigné par l'Empereur pour commander l'artillerie du 10^e corps d'armée du maréchal Lefebvre, qui met le siège devant Dantzig. En fait, Lariboisière ne doit pas seulement se contenter de diriger les bombardements sur la ville. Lui et le général Chasseloup-Laubat, un sapeur, doivent aussi servir de conseillers techniques au maréchal, peu familiarisé avec les opérations de siège. Bien qu'il ait passé cinquante ans, Lefebvre n'a rien perdu de la fougue de ses jeunes années. Comme les opérations durent un peu trop à son

gré, il s'impatiente. Napoléon, qui suit jour après jour les progrès du siège doit tempérer son ardeur. Ne prenez conseil, lui écrit-il, que de Chasseloup et de Lariboisière. » La ville tombe le 26 mai 1807. Lefebvre est fait duc de Dantzig et Lariboisière est nommé général de division. Il reçoit le commandement de l'artillerie de la Garde juste à temps pour participer avec elle à la bataille de Friedland. Quelques jours plus tard, c'est lui qui dirige la fabrication du radeau qui doit flotter au milieu du Niémen, non loin de la ville de Tilsit, et sur lequel, ainsi que l'annonce le Bulletin de la Grande Armée du 24 juin 1807, l'Empereur et le Tsar Alexandre I^{er} « conféreront sur les moyens de rétablir l'ordre et de donner le repos à leur génération présente. »

Un travailleur infatigable

De repos, il n'est cependant pas question pour Lariboisière. L'Empereur l'envoie en Espagne prendre le commandement en chef de l'artillerie et le fait comte de l'Empire. Napoléon, qui l'estime, apprécie par-dessus toutes ses qualités d'organisateur et de travailleur infatigable. Tout comme lui, le général peut se contenter de trois heures de sommeil par nuit. Meticuleux et consciencieux, il s'assure de tout et ne laisse rien au hasard, sans pour autant se départir jamais d'une humeur joviale et d'une amabilité qui le font aimer de son entourage. Napoléon, qui prépare sa campagne d'Autriche, le rappelle de la péninsule au début de 1809 pour lui confier la direction générale des parcs d'artillerie de l'armée d'Allemagne. La tâche qui attend Lariboisière est considérable, car il faut suppléer, par l'accroissement du matériel, à la continuelle diminution de la qualité des troupes. Les meilleurs soldats sont en Espagne et on les remplace par des contingents étrangers et des conscrits, trop vite et trop peu instruits. « Il faut d'autant plus d'artillerie à une troupe qu'elle est moins bonne », estime l'Empereur. De fait, alors que les besoins de l'armée en artillerie étaient de trois mille bouches à feu en 1806, il en faut maintenant le double. Désormais, la puissance du feu supplée à la manœuvre. Les canons français qui avaient tiré 50 000 coups à Austerlitz en tirent le double à Wagram ! Au début de 1811, Lariboisière est nommé au poste de premier inspecteur général de l'artillerie, en remplacement du général Songis des Courbons, qui vient de décéder. Cette fonction lui confère l'autorité sur toutes les formations de l'arme, régiments à pied et à cheval de la Garde et de la Ligne, batteries de l'artillerie côtière et des places fortes, bataillons et compagnies du train, des pontonniers et des ouvriers d'artillerie. Également sur les arsenaux, fabriques de poudre et de munitions. C'est à lui que revient la tâche considérable de mettre sur pied et de répartir dans les différents corps d'armée les moyens en artillerie nécessaires pour la Grande Armée que l'Empereur est en train de mettre sur pied pour la lancer à l'assaut de la Russie.

« Père, nous allons charger ! »

Dès que la campagne est ouverte, c'est naturellement à Lariboisière que revient le commandement en chef de l'artillerie de la Grande Armée, y compris celle de la Garde. Ses canons jouent un rôle important à la bataille de Smolensk, où ils parviennent à museler les batteries russes disposées sur la rive droite du Dniepr et dont le feu gênait considérablement l'action des divisions de Ney et de Poniatowski.

Trois semaines plus tard, c'est la bataille de la Moskowa. Plus que jamais, l'action de l'artillerie va se révéler primordiale face aux positions fortifiées derrière lesquelles les Russes se sont retranchés. Répartis en plusieurs grandes batteries comptant chacune plusieurs dizaines de pièces, les canons de Lariboisière écrasent sous leur feu les fameuses « flèches » et la grande redoute où l'ennemi a solidement ancré sa défense. Pour en venir à bout, il faudra plus de cent mille boulets et d'innombrables attaques d'infanterie et charges de cavalerie, plus furieuses et meurtrières les unes que les autres. Le 1^{er} régiment de carabiniers doit participer à l'une de ces charges. Ferdinand de Lariboisière, le plus jeune fils du général, y est sous-lieutenant au 1^{er} escadron. Ancien page de l'Empereur, le jeune homme, âgé de vingt-deux ans, a déjà fait campagne en Espagne et en Autriche. En passant près de l'endroit où se tient le général, il saute vivement de cheval. « Père, nous allons charger ! », lui dit-il les yeux brillants d'excitation. Ce n'est que le soir de la bataille qu'on rapporte sous la tente du général le corps de son fils. Frappé d'une balle en pleine poitrine, le jeune homme agonise, et l'opération pratiquée par Yvan, chirurgien personnel de Napoléon, reste vaine. Ferdinand de Lariboisière meurt quelques heures plus tard dans les bras de son père après avoir reçu la croix de la Légion d'honneur que l'Empereur lui a fait porter par le général Lejeune.

Les regrets de l'Empereur

Douloureusement frappé, le général de Lariboisière n'est plus que l'ombre de lui-même. « Cette gaîté pleine de bonhomie et assaisonnée d'une légère dose de malice qui nous lui avions connue avait complètement disparu », écrit l'un de ses proches. Miné par le chagrin, gagné par la fatigue et le découragement, Lariboisière supporte mal les conditions de l'épouvantable retraite qui suit l'abandon de Moscou. Il se distingue pourtant encore les 17 et 18 novembre à Krasnoïé, où le feu de ses canons ouvre un passage dans les troupes de Koutousov à ce qui reste de la Grande Armée. Quelques jours plus tard, lors du franchissement de la Bérézina, il cède sa propre voiture à la comédienne Louise Fusil, qui était venue jouer devant l'Empereur à Moscou, et, la mêlant à la suite du maréchal Davout, sauve la vie de la jeune femme qui parvient saine et sauve à Königsberg. Le général y parvient lui aussi. Mais pour y mourir. Épuisé, désespéré, malade, il s'éteint le 21 décembre 1812, à l'âge de cinquante-trois ans. L'Empereur, qui disait de lui :

« Lariboisière est instruit, actif, et d'une bravoure remarquable », regrettera toutefois de ne pas avoir su mieux employer ni récompenser cet ancien ami de sa jeunesse qui lui témoigna en toutes circonstances une parfaite loyauté.

Les artilleurs de l'armée impériale

De tout temps au cours son histoire, l'artillerie française a su maintenir une tradition d'excellence, tant par la qualité de son matériel que par celles de son commandement et de la troupe. Outre le général de Lariboisière, l'armée impériale a recelé une pléiade de brillants officiers généraux appartenant à « l'arme savante » parmi lesquels on peut citer, après l'Empereur et le maréchal Marmont, les généraux Drouot, Duroc, Séname, Songis des Courbons, Aboville, Eblé, Sorbier, Boulet, Couin, Doguereau, Dulauoy, Desvaux de Saint-Maurice, etc.